



Rentrée littéraire

Le choix d'Éléments

Le récit secret de Christopher Gérard

Par François Bousquet



Né en 1962, Christopher Gérard est l'auteur d'une dizaine de livres.

S'il y a des personnes dont on ne soupçonnerait jamais qu'elles offrent la moindre prise au « Soleil noir de la Mélancolie », Christopher Gérard en fait assurément partie. Du temps où il dirigeait la revue *Antaios*, fondée naguère par Ernst Jünger et Mircea Eliade, Gabriel Matzneff avait dit de lui qu'il était « pétulant ». À la vérité, Matzneff ne se trompait pas, mais manquait le chaînon manquant qui éclaire cette personnalité. Christopher Gérard nous le livre sous la forme d'un « roman », expression qui ne trompera personne, sauf à l'entendre dans son acception freudienne, de roman familial, ce qu'est ce *Prince d'Aquitaine*, lettre d'un fils à un père défaillant et lamentable, plus flambeur que flamboyant, qui a traversé l'Europe en Porsche, couvert de dettes et de maîtresses, poursuivi par les huissiers, vêtu comme un nabab, écornifleur de haut vol, déchu, comme tout ce qui boit, fume et fuit, fût-ce en Alfa Romeo. Un anti-modèle longtemps obsédant qui a conduit l'enfant à s'inventer un roman des origines dans un inévitable procès en désaffiliation et réaffiliation : de fils de personne à fils des dieux.

Sans être banale, l'histoire est classique, mais encore faut-il savoir en tirer quelque chose. Ce à quoi s'est employé Christopher Gérard, qui en a tiré un livre nervalien – le titre le dit suffisamment (« Le prince d'Aquitaine à la tour abolie... ») – où Drieu La Rochelle, celui du *Feu follet* et de *Récit secret*, aurait trouvé sa part. Jamais Christopher n'en avait autant dit sur lui. À bien des égards, il révèle tout ce qu'un homme peut révéler sans jamais succomber à la vulgarité des aveux crus.

Du soleil noir au soleil invaincu

Il y a même dans ces souvenirs qui se situent à Bruxelles et à Ostende, à la croisée des années 1960-1970, genèse d'une vie d'homme, une puissance d'évocation, une

JAMAIS CHRISTOPHER GÉRARD N'EN AVAIT AUTANT DIT SUR LUI. IL RÉVÈLE TOUT CE QU'UN HOMME PEUT RÉVÉLER SANS JAMAIS SUCCOMBER À LA VULGARITÉ DES AVEUX CRUS

exactitude mnésique et une faculté de reminiscence miraculeuses. Rien de plus difficile que de restituer la couleur d'une époque, que de retrouver l'état d'esprit de l'enfance, sa virginité, ses hantises, ses désillusions, les refuges qu'elle s'invente et qui deviendront la vraie patrie de l'adulte, la terre des pères de substitution : les Grecs et les Romains chez Christopher Gérard, qui vont lui délivrer des leçons de vie et de maintien. « De fils inconsolé et ténébreux, je me fis insulaire, donc souverain. »

L'histoire commence en septembre 1914, sous les remparts d'Anvers, avec le grand-père Fernand Élysée, le beau Fernand qu'une salve d'artillerie a subitement transformé en grand invalide de guerre, le contraignant à passer le restant de ses jours allongé, pareil à un gisant, ce qui n'aidera pas son fils, le père du narrateur, à vivre debout. C'est cette fatalité du déclassement que le

petit-fils a dû rompre au prix d'une réinvention de soi, ou plutôt d'une renaissance, jusqu'à retrouver la « source pérenne » de l'Europe. Mais au préalable, il a fallu se glisser dans la peau d'un autre. Chez Christopher Gérard, ce sera un dandy *old school*, collectionneur de vestes en tweed, pour conjurer la menace d'effritement intérieur et éloigner celle de la déchéance paternelle, sans concevoir que cette quête de luxe et de raffinement la convoquait de nouveau.

Il faudrait toujours se défier des excès d'élégance. Certes, chez le dandy, ils sont d'abord la projection extérieure d'une règle intérieure, mais on ne sache pas que l'élégance ait jamais accouché d'une personnalité, autrement dit d'un style, au sens de Buffon. C'est même le paradoxe de l'élégance : elle est le style des gens qui n'ont pas de style. Or, de style, Christopher Gérard n'en manque pas. Mais il y a chez les dandys une vision sentimentale du luxe, telle qu'on peut l'observer chez Francis Scott Fitzgerald et Drieu. Dans leur esprit, le luxe confère une supériorité interdite au commun des mortels qui place les riches dans une inaccessible Olympe sociale. C'est que le luxe vient suppléer à une faillite du moi, privé très tôt de l'indispensable confiance en soi. Disant cela, je ne cherche nullement à dévaloriser *Le prince d'Aquitaine*, au contraire – c'est un grand livre (le plus beau de Christopher Gérard, qui en compte pourtant quelques-uns à son actif ; et le voisinage de Fitzgerald et de Drieu en témoigne éloquentement). Simplement, il n'est pas donné au luxe de soulager les « fêlures » de l'enfance, pour s'en tenir au lexique fitzgeraldien, quand bien même il leur offre le confort de la soie. Ce qui les soulage, c'est un patient travail de discipline spirituelle, seul à même d'arracher le mélancolique du cercle de la répétition et de la fatalité. Ce qu'accomplit ce *Prince d'Aquitaine*, une « *katharsis* », suivant l'orthographe adoptée par l'auteur, pareille à un nouveau solstice, grâce à laquelle il a su transmuter le « Soleil noir de la Mélancolie » en *Sol Invictus*, le soleil invaincu. ▀

Christopher Gérard, *Le Prince d'Aquitaine*, Pierre-Guillaume de Roux, 164 p., 19,90 €.